

Fonction et utilité du patchwork littéraire

Septième partie : Dialogue de la vieillesse avec l'âge sombre



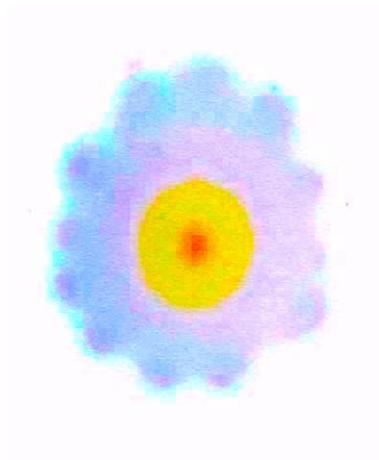
Inflorescence grise n°1, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique recadré © Xavier Hiron

Essai poétique

Peut-on impunément se dédier soi-même et consacrer sa vie à la féminité ? Pourtant, tant d'hommes et de peuples l'ont déjà tenté, par le passé... Et comment, au-delà de son image même, la mieux représenter, sans jamais risquer de la faire se faner ? C'est bien ce que ce texte un peu fou, et d'obédience assurément surréaliste, tente pourtant d'aborder, avec respect et tendre vivacité. Un texte où la poésie côtoie l'utilité de vivre et du hasard d'exister, par la rencontre avec sa forme la plus aboutie : en l'espèce, la littérature même.

SOMMAIRE

Fonction et utilité du patchwork littéraire – Septième partie : Dialogue de la vieillesse et de l'âge sombre	143
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----



Soleil n°5, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Essai poétique

Septième partie : Dialogue de la vieillesse avec l'âge sombre

Notre vie, au final, aurait-elle été stationnaire ? Son long développé qui serpente, une aura pour nous décevante ? Avec l'aide de celles qui, de tout temps et très honorablement, nous auront toujours accompagnés, nous avons dépassé l'amour et sa décevante linéarité. Nous avons éludé le jour dans sa prestance amoindrie de centaure. Et avons pareillement éludé la nuit qui au loin s'annonçait, son élégance sobre et ses plus doux remords. Nous entamons avec le ciel une danse à ce point fulgurante, sans intention notable et aucun but avoué : comme une longue et éprouvante promenade de femme. Cette dernière réfléchissant en nos êtres perclus sa lumière et évoquant pour toute mémoire son sourire sans faim... Car prise dans sa tourmente claire, chaque femme nous suggère :

« Je m'investis des singularités de l'automne. De ces dieux vivants ou cruels qui trônent inlassablement parmi les hommes. Qui trônent parmi l'esprit coriace et parfois malveillant des hommes. Au-delà du chemin, règne l'absence du silence. Au-delà du silence, les battements de cœurs deviennent on ne peut plus incertains. Que crisse dans la pénombre ta main joyeuse étendue frêle, et que craquent de ma vieillesse mes osselets raidis, à leur jointure épaisse du gel. L'étang a enterré sa verdure soyeuse dans une cotonneuse et molle irrévérence. Où se jeter ainsi, parmi les ombres vierges et silhouettes touffues, si ce n'était dans l'âtre sobre qui, à dix pas seulement de la mer, dort ?

La houle hurle son fort tonnerre, dans sa véracité d'automne. Après qu'un arbre a chu, il ne nous reste plus que l'espoir. L'espoir de devenir cet être irrémédiablement déchu de toute ses précieuses convenances... Aspirée par la mer, rejetée du ressac. Libérée des tempes austères, de toute irradiation

Essai poétique

latente. Cela irrigue la grand' plaine de rus et de ruisseaux aux sangs vernis. Sur ce coin sombre de la terre déserte, nul bruit éventuel ne tarit plus jamais que le chant des sanglots lancinants de la mer. Nous y fûmes parfois enlacés, et pourtant : aussi drus que cette averse qui, fort subitement - me dois-je de le confesser ? -, nous avait violemment déferés au fleuve ancien de notre absence, irradiant tout le jour de sa fragrance qui se perd... »

Car en effet, c'est ce chemin que nous nommons vieillir. Cette vie maladroite que nous espérons tous, un jour ou l'autre peut-être et bien malgré nous, pouvoir à ce point la satisfaire, puis la parfaire... Et périr, ainsi, n'aurait plus aucun mystère pour nous. En son sein, la fosse aura été creusée et le vent s'y sera engouffré, fluide comme une terre féconde. Quel mot, alors, pourrait nous le décrire ?

Subrepticement, aucune femme n'avouera son pareil, il nous faut bien l'admettre, pour glisser à notre insu l'étincelant triomphe de son sourire... Accompagnées de colchiques des près et de glorieuses marguerites par poignées, ou de ces hautes et humbles graminées qu'elles rassemblent heureusement en leurs bouquets, elles nous disent :

« Je pleure l'ixième traversée qui au lointain se lève déjà, pour en toi venir inexorablement me déverser, tandis qu'à peine à l'horizon se profile la pénultième. Cette longue traversée parmi les égopodes sauvages - ces épinards du pauvre -, que jamais nous n'aurions pu imaginer si, par un si beau matin, elle ne nous fut personnellement racontée, dans cette intimité prégnante de la brume... Mais quels furent ces mots hautains et savamment habillés par cette brume même, qui cependant se laissent enfin deviner, cachés sous l'ombre exquise d'une lune, pour qu'ainsi ils nous soient égrenés ? Dans leur sillage de nacre, une onde est si forte aujourd'hui et plus avide encore que ne l'est l'amertume. Et chancelante à l'horizon de nous-mêmes se dessine sa flamme grêle d'hiver, dans sa dénégation ardente. Le froid, quant à lui, se dévoilera-t-il, net, sec et cassant, dans sa bénédiction salubre ? Il hurlera à ceux qui voudront bien l'entendre cette nuit si obscure qui, éperdument, s'allonge sur l'herbe tendre des venins, bien au-delà du grand lumignon rêche du jour, à la fois roide et éplorée. Et nous avons paru, à cet exact opposé du corps sombre des maisons villageoises, et ton chant au lointain ainsi s'en est allé ; puis nous a laissés seuls et comme abandonnés.

Essai poétique

Par où, dès lors, perpétuer ta chanson frêle d'azur, elle qui navigue dans l'entresol des fugaces demeures, ou en deçà des soupentes assombries de ton vaste vestibule ? Pourtant, s'y décolère sa vigueur, telle une rengaine péniblement extirpée de nos peurs. Mais notre vue se décolore à mesure que les heures défilent au-dessus des communs paysages, et une lente et mince déambulation de marbre, peu à peu, se devine, s'étendant paisiblement sous nos bras. Nous serions abrités par sa nuée extravagante, désormais, comme hébergés sous la semonce...

Et si je trébuchais ici, dans la grande aire désolée des déesses vivantes, qui me viendrait alors pour tenter de me préserver ? Qui viendrait ainsi me secourir, et de ses larges ailes déployées, mes tendres glaïeuls dans un rose salon déposer ? Mais, objectivement, de quoi ou plutôt même de qui pourrait-on espérer être sauvés ? D'une mort qui nous est fraîchement assurée ? Ou de nos affres certaines, maigrement dispersées au sein de ce triste monde ?

Bien engluée au cœur paisible des conjectures du monde et enfin installée en cet affût irrésistible du précaire, j'appelle vivre la traversée audible ; et mourir, la traversée de l'inaudible. »

Mais quel serait l'enchantement ainsi proposé, au point extrême de notre mort ? Sa plénitude avérée, au point extrême de notre propre mort ? Vivace extrémité de vivre : monotone espérance langoureuse, tel un long galop qui s'exaspère de la mer. Tourment indistinct des labeurs : la vérité est-elle à ce point lessivée ? Le temps ourle le pli du jour avec son insistance coutumière, comme un empennage discret de jeune mariée. Mais cette inexistence erronée de la mort, sa récurrence même, nous sont à chaque jour ressuscitées...

Cet héliotrope servile de la pensée, comme un thème viride. Ce qui veut dire ici : un thème rempli de sa pleine viridité.

S'échapper des sueurs : l'énamourée violente de nos corps. La vue devient une pénible perception à ce point épuisée. Et l'odorat nous fait ainsi défaut. Car nous levâmes la discorde à la seconde même où nous fûmes créés. Mais, inexorablement, en notre valeureux sérail, nous y ramènerons cet ordre inachevé de nos geôliers. Cette vacance même de nos êtres, puisqu'elle est ainsi désertée. Cette estrade impudique que, finalement, nous avons dû

Essai poétique

abandonner, par cette merveilleuse virulence de nos êtres... Et cette prodigieuse tourmente qui est la leur ! Cette miraculeuse aisance d'une sereine liberté !

Cette compagne assoiffée des langueurs, alors, nous questionne vertement : « En appellerais-je bientôt à cette traversée de l'inaudible ? » se demandera-t-elle.

Car la mort est pour nous tel un honnête et franc miroir : froide et dure, et pourtant si concrète à la fois. Sa surface se révèle à nos doux fronts, lisses et sévères comme une gardienne de trésors interdits. Au sein de son intransigeance même, elle nous regarde fixement. Nous interroge continument, sans demander de notre part nulle formelle réplique. Pour toute réponse à nos peureuses interrogations, notre regard incrédule la scrute, impassible, sans même la comprendre. Sans même comprendre qu'il n'y a rien de si particulier à comprendre. De fait, aucun message n'y est, pour nous-mêmes ni pour aucun être vivant, réellement révélé. Ni n'est jamais, d'ailleurs, vraiment à révéler... Aucune aspérité ne venant briser le vénéré silence qui, puissamment charpenté, s'instaure en nous ; puis nous unis intimement dans ce dialogue sans parole. Au-delà de cette poreuse inconsistance, deux êtres identiques se font face : et aucun d'entre eux n'a rien de très déterminé à signifier à l'autre.

Bien sûr, on s'en éloignera un peu, faisant mine de la délaisser. La vie, on le sait maintenant, nous happera de ses flots bleus tumultueux : turgescence, bouillonnante ou bien affreusement livide... ! Mais nous y reviendrons toujours, même secrètement isolés, pour poser notre main – que cependant l'on sait hésitante à souhait – contre son dur et froid métal. Notre main nue qui tremble... Certes, nous ne lui parlerons plus, désormais. Nous ne nous exprimerons plus directement devant elle. Car nous n'avons plus rien de concret à lui signifier, quoi qu'il en soit ; puisqu'elle-même, de son intransigeant côté, n'aura plus rien à nous promettre non plus... (L'on ne promet jamais rien de fort ni de tangible lorsqu'on s'adresse à l'inconnu).

Alors, notre main glissera lentement sur cette glace épaisse du non-lieu. Sur sa densité fourbe et irascible du non-sens. En elle, il n'y aura d'éclosion de Chine que dans son ultime et fébrile regard. Et de celui-ci naîtra bientôt le long et interminable conflit final. Mais en réalité, il n'est même plus de conflit larvé, déjà. Plus de querelles de passereaux... Car lorsque son

Essai poétique

moment sera à venir, avancer fièrement d'un pas. Et cette traversée fidèle, alors, pour nous, se fera des plus limpides. Puis tout ce qui sera laissé pour compte derrière nous ne sera plus à espérer.

Quelles incompréhensibles structures que celles du bien et du mal entremêlés ! Du vrai désir et de l'ennui, que l'on aurait à peine entrebâillés. De l'espoir franc ou du blanc désespoir, à notre pleine mesure, réunis dans cette nasse enchevêtrée. De cette vie studieuse et son pendant reconnu, la non vie : ce double inséparable dont elle se sera lentement imprégnée... Mais quelles énigmatiques blessures que celles que nous insuffle, méthodiquement parlant et à notre for dépendant, le langage !

Anciennement, ma langueur me promenait au-dessus des terre-pleins de la campagne environnante et des vagues réminiscences des brouillards. Se devinaient aussi des villages assis, par leurs panaches fluides ensommeillés. La brume était tenace et venait s'engluer dans le profond de mon cœur : quelle vie se mouvait-elle ainsi, en dehors du grand ciel bleu ? Car tout, tout autour de nous, restait éteint et s'étendait, serein, immobile et sans fard... Tout n'était plus paré que de cette lente odeur insistante du hasard.

« J'aimais souvent m'attarder au sommet de cette vague proéminence. J'aimais scruter d'en haut les événements imprécis de ce vaste siècle. C'était pour moi une occasion inespérée de côtoyer cette amicale proximité de la mélancolie. Sa douce musicale, alors, m'emplissait fortement l'esprit. Car l'onctuosité musicienne du langage (celle des phrases se succédant inlassablement les unes aux autres, s'invitant joyeusement à la suite des autres phrases, leurs consœurs éconduites, ou venant s'amonceler dans la virtualité de nos livres éteints) : oui, toute cette onctuosité solide de l'âme, à coup sûr, nous vient de la mélancolie. Et sentir poindre son amicale présence au sein même de nous-mêmes, ceci aussi nous les rendait vivantes : à autrui comme à nos sentiments les plus extrêmes. Au point que c'est par leur incessante entremise que, progressivement, nous sommes devenus cette véhémence intensité mélancolique...

Aussi, cela ne me servirait de rien de me projeter ou de me fracasser dans cet espace épileptique et drolatique du futur. Puisque celui-ci, de gré ou bien de force, comme de toute évidence d'ailleurs, m'enveloppera bientôt de sa moelleuse huppelande. Car le futur est toujours la probabilité la plus sûre

Essai poétique

qui nous soit octroyée, et à notre portée : avec son lot de sang, de battements sanguins et de forts giclements vitaux. Suivis de ces coups du sort et de longs drames s'enspiralant les uns autour des autres, depuis leurs morts émerveillées aux doigts crochus. Mais s'il nous faut nous agripper à quelque chose de tangible, c'est au passé de nos passions que nous devons le faire, en toute logique d'effusion. Ce délicat résidu que le passé a la faiblesse de nous geindre se dessinant en nous, telle une empreinte légère, et de surcroît délébile... Elle que, pour autant, nous aimerions savoir en nos seins préserver. Et que l'étrange musicalité de quelques maux lointains prolongera en nous, et à merveille ! »

Oui, cette musique en nous est tellement labile ! Elle qui tournoie sans cesse dans nos parages sombres, sans jamais, pour autant, oser nous foudroyer, et cela même se nomme la mélancolie. Et devenir un être mélancolique nous offre un surplus de conscience qui nous est, à ce degré ultime de nos existences, paradoxalement salutaire. Un supplément de l'âme à ce point nécessaire, car en cela réside la preuve à nous-mêmes apportée que nous resterons bien, mais pour un temps inexprimé seulement, sur cette grève des algues marines, de simples créatures vibrantes.

Tant que nous surplombons un fleuve, nous nous imaginons le surnageant. Ce qui, en clair, nous signifie que nous nous imaginons toujours pouvoir être épargnés par la violence ultime de ses flots. Mais pour autant et telle qu'en son ardente accoutumée, la vieille femme à nos oreilles se lamente :

« Je ne suis qu'une vieille femme, et telle un long et souple roseau, je m'accroche à une canne. Mes genoux sont tout rabougris et mon souffle, lentement, dans l'air ambiant s'amenuise. J'en suis réduite à ce trait chancelant, tiré entre un hier vacant et un surcroît de maintenant ; devenu, certes, des plus haletants, tandis que l'insensible lendemain qui au loin se déclare aussi sanglant qu'un épeautre enjoué, demeurera cette peine à moi-même infligé - à moi qui, jadis, suis pourtant née du printemps -.

Ô tyrannique mystère de cette vie qui, encore et toujours, espère que le passage du gué, au grand jour resplendi, se fera des plus docilement, sans même avoir à trébucher ! C'est pourquoi ma vieille canne se promène près de la flamme de cette morne et simple comédie qu'ordinairement nous nommons

Essai poétique

le destin. Mais ce destin n'est en réalité et en tout état de cause rien d'autre que la vie même : celle-là qui, déjà si loin de moi, s'est enfuie... Celle qui volontiers divague, telle une perle flottante d'aurore, pour se mêler au fruit étrange de la vigne : cette vanille savante adoucissant nos mœurs... Et lors, je n'aurais, en mon cœur englouti et pour survivre jusqu'à ce triste jour d'hui, qu'un ultime désir infini : atteindre, du côté de son pinacle sacré, le tabernacle de ma vie ! »

Constatation frêle de la lune qui, en elle-même, suscitera cette dernière rêverie solitaire :

« Chanson triste de l'horloge qui ne tictaque plus guère. Noir profond et déjanté : son grand coffre vide, pour moi, ne résonnant déjà plus... Ni les heures creuses ne tonnent ni non plus ne s'élèvent au froid donjon de mon silence. Les feuilles de la treille vibrante se dispersent dans cet immense amas de tons verts qui, progressivement, descend de la forêt toute proche, à se laisser toucher du doigt. À se laisser baiser d'un simple regard, elle qui cerne sans terreur ma vide maisonnée. Alentour, le froid mordoré des frais sous-bois se fait désormais plus paisible, et si sereine m'est soudain revenue, dans son terrible sillage d'airain, ma sainte et frugale journée !

Un jeune et bel éphèbe au visage d'acier nous a un jour signifié que « je est un autre ». Aujourd'hui, avec le recul que me confère mon âge et la hauteur d'esprit due à ma proche situation de patriarche, portant à bout de bras ce grand honneur de mon insigne privilège, lui que je lève constamment au-dessus de ma frêle stature devenue à ce point une tristesse osseuse, je crois que je puis lui répondre que, qui plus est, « moi est une illusion ». Et que son évidence la plus certaine réside en ce que nous passons le plus clair de notre temps à poursuivre notre propre illusion. Une notion qui, s'étant raffermie anciennement et construite au fil étroit de nos années, comme en nos cœurs doucement, va comme déambulant au triste monde désormais, tout en s'effilochant, tel un pollen d'arbre. Tout en s'évanouissant d'elle-même, ne retenant plus rien que cette essence imprécise de sa poussière... »

Car collégialement, nous nous apparentons à cette heureuse poussière de pissenlit, laquelle vacille fébrilement parmi le vent. Mais aucune brise, alentours, ne daignera nous en laisser la plus infime discrétion. Et nous

Essai poétique

nous déconstruisons lentement nous-mêmes, aussi sûrement que se construisent les heures qui se dispersent parmi les brumes...

« Ô cette tendre vanité, que quelquefois j'ai su aimer ! »

Une femme tenait à jour un modeste journal. Bien modeste il était, en toute vérité, en épaisseur autant qu'en intention. Au demeurant, il ne portait en lui aucune de ces disputes houleuses dont l'homme nous fait si souvent la primeur ; ni aucune de ces vaines chimères qui, ordinairement, sombrement nous habitent. Aussi en arriva-t-elle rapidement à sa dernière page. Sur celle-ci, elle écrivit tout simplement :

« Si oncques ne lit plus aucune ligne écrite de ma main, aucune de ces tendres pensées qui, chaleureusement, émanaient d'ordinaire des fleurs de mon panier, c'est que j'aurai, au grand gouffre du jour, très sagement périçlité. »

Mais avant d'en arriver à ce point crucial de son existence, afin de conjurer le sort et pouvoir prolonger en elle le haut suspense de vivre, elle avait eu le loisir de rédiger l'esquisse de plusieurs poèmes, dont celui-ci :

« Ainsi se dessine à mes pieds cet univers flottant des blanches fleurs de jasmin, au franc tapis d'hiver. Voici donc suggéré, par leurs sévères retraits de pierre, ce vaste monde entier, livrant incidemment son sérieux hémisphère aux lunes des dahlias. Voici que tendres mes rosiers, que jadis j'avais tant aimé, s'étendent librement, purement indéçis, au sang bleui des pelouses. Qu'elles-mêmes s'y dispersent sagacement, autour de l'argent terne des lauriers froids, lesquels, longuement, se mirent aux plages infinies de sable blond, tout en se déroulant interminablement sur mes grèves stellaires... Puis voici que subitement revivent les pieds moribonds des hastaires, eux-mêmes violemment poussés, autrefois, sous cette impulsion dense des bouffées d'air, comme s'échappant sobrement des étés... Voici aussi le tendre stère de mes lilas empesés que maudissent tout bas les troupes de merles fiers, dont les chants, que l'on sent engourdis par l'immense passé, m'étaient tous siffleur avec sagacité. Voici qu'enfin, aux alentours de l'arbre, se regroupent mes volubiles repères d'ombre, lesquels se seront à mes voix frêles mélangés, tandis qu'ils pondent leur misère au fond d'un bois gelé...

Essai poétique

Attendant sphère d'un jardin délaissé : voici cet univers dont nous avons ensemble rêvé et qui, à nu, vient ici se livrer, bien qu'austère... Qui, devant moi, vient lisser sa livrée de rouge safran et où l'effroi serein des pivoinies mourantes distille en plein midi le sang maudit des plaies béantes. Et où enfin, malgré le poids de nos rimes savantes, toutes mes fleurs anciennes se disputent à la ronde le jour aux orchidées, ainsi que la douce mélancolie aux ancolies ! »

Ainsi, au fil obscur des pages blanchies, jaillit cet autre et puissant poème où s'ébouriffe, avant de toute crue pouvoir se dévoiler, son âme forte, par la vie maturée...

« Au moins, mon bel ami, au final de vivre, sache encore ceci : que j'ai tant d'oiseaux qui reviennent ce jour s'égayer en mon cœur, au pauvre souvenir d'une vie de rancœurs, lorsque toi et moi étions frêles et de si bon aloi ; et qu'en leurs jeux moqueurs, nous déambulions pêle-mêle et hâbleurs... ! J'ai tant d'oiseaux ce jour qui en leurs sphères vertes volètent, là où jadis, au sein de studieux continents, coulaient tant de fleuves austères ! Et lorsqu'avec eux nous les traversions, dans l'espoir de pouvoir vivre enfin une autre terre que la nôtre faite de fleurs vivaces et de rouge garances de paradis, ces liserons fournis du souvenir, comme nous en fûmes heureux, autant qu'amers !

J'ai tant d'oiseaux ce jour qui se dessinent sur la page, en points de suspension ; et qui, si délicatement, m'invitent à voir venir mon enfance lointaine, elle que jamais je n'ai pourtant vécu autrement qu'en souffrance... Avec, s'agitant au bout du quai de nos périple savants et flottant au beau milieu des airs, telle une véritable et outrancière stance, cet ailleurs étiré, bien que terriblement déformé par l'énorme distance... ! J'ai tant d'oiseaux enfin qui me soufflent leurs vers en pensée ou en prose, en sifflant de concert, comme naguère nous-mêmes le faisons... Et qui tous naviguent au lointain, désormais, tout là-haut, dans ce fringant espace de l'univers bleu perdu des mandarins... Et ces visions de pierres qui pour toujours deviendront leurs, elles m'ont peu à peu libérée d'une mère...

J'ai tant d'oiseaux ce jour qui chantent les louanges d'une fête païenne aux lisières d'un ange que je m'évanouis dans cet air pur que je

Essai poétique

dérange : oui, si fort qu'en un oiseau il faudra bien que moi aussi je me change... !

Mais ta couronne fanée s'échouera-t-elle, un soir, le long des rivages salés de mon vaste et pur océan ? »

Par son souffle terni, son compagnon esquissa, à sa manière très haletante, les traits d'une simple réponse : traits qui portaient en eux leur urgente notion, cependant péremptoire, de l'immobilité et du silence qui, peu à peu, et ce bien malgré lui, l'envahissait.

« C'est des années passées d'ennui et de labeur. Sous la hotte du jour, j'ai goûté la douleur précaire des cyprès. Les tracas ont gâché ma vie dans le malheur des volubiles forsythias, quand j'aurais tout donné pour vivre en toi un vrai bonheur...

Or aujourd'hui, je suis sous le pas titubant que j'avais autrefois, lorsque j'étais enfant. Mais celui-ci n'est pas des plus attendrissants. Non : car il s'égare et s'agite en l'air vague du temps, rempli du souvenir, raide et désespérant, de mes altiers bougainvilliers... Eux qui, devant mes yeux, se désagrègent fermement, pourtant si lentement, comme s'étiolaient les feuilles jaunes des érables blessés et qui, pour moi seul, s'égrènent au fil du vent. En eux, c'est l'aile immémoriale des sinistres printemps !

Ainsi vais-je toujours sous des talus fluant : cherchant une chimère ou de tristes sainfoins sous cette empreinte poignante d'antan. Tout comme cette vie, ma démarche m'est chère à oublier le feu des rêves solitaires. Par envie de guérir, par goût de me distraire, lors je me crucifiais parfois d'honnêtetés à la moindre fontaine, emplie du vague souvenir des étendues de trèfle... Et là, j'y ai pourtant vécu ma première gaieté : mais qui aurait su dire si elle me fut salutaire ?

Ainsi fut cette vie de scrofulaires que j'ai glanée... Ainsi, dans l'air du jour, un peu de leur secret ai-je parfois percé. Car j'ai trouvé à rire, à vivre et à chanter !

C'est une vie passée de labeur et d'ennui. Et mes glaïeuls, autour de moi, sont lourds de pluie. »

Essai poétique

Et la vieille femme de répondre : « Serait-ce ta couronne que, à mes mesures fanées et fort péniblement, je vois venir s'échouer le long des rivages salés de ton ample et pur océan ? »

Dialogue fort des sentinelles qui se répondent de loin en loin (dialogue sourd des secrets chrysanthèmes) ; et qui, depuis leurs proches quantités, se fondent mutuellement dans une large et éminente infinité. Car cette proche infinité est un espace qui nous guette durablement, en sa perpétuelle expansion, tandis que nos vies mêmes nous paraissent devenir une continuelle réduction. Pour enfin se résoudre, au bout du compte, à n'être plus qu'une limpide et continuelle soustraction de nous-mêmes... C'est pour cela que nous nous attachons si fortement l'un à l'autre, ainsi qu'à nos précieux environnements : si ostensiblement cernés de ces pleureuses fleurs qui patiemment nous enserrant... Afin de nous donner cette impression ultime de nous survivre à nous-mêmes ? Ce en quoi consiste l'unique raison qui nous fait perdurer sur cette terre, au cœur de ce patient et angélique royaume des fleurs...

La femme, alors, telle une berceuse latine lancinante, rétorquera d'un souffle à peine brisé, de sa beauté première et toute empreinte d'une généreuse bonté :

« À cette vague et sombre nuit, j'ai chuchoté que tu étais mon champ de blé. À la froideur glacée d'un étique soleil, j'ai présumé que ton étang avait gelé. J'ai prétendu au vieux sourire qui fuit par la vallée que le temps preste en nous a jauni. Et que son vieil esprit n'est plus qu'un gai polisson du dimanche... Et lors, sous le clair horizon d'un vaste ciel si flamboyant, ton bras ankylosé enfin est venu se poser. Le sommeil, au jugé, lourdement est tombé, et ta parcelle d'or et de mauve lumière alors s'en est allée.

Et depuis lors, tu dors ainsi... Car tu dors désormais parmi les champs de blé : par les étangs gelés et qui hier encore de leurs vœux appelaient la longue chaîne claire de tes belles pensées ! Tu dors ainsi, maintenant. Et la nuit, avec toi, enfin s'est levée... Et qui, en un éclair, avec le vent si gai, par les montagnes fluides et les vents surannés, au loin s'est éclipsée : pour de nos rires vieux mieux pouvoir s'amuser !

Et tu dors et la pluie alors s'en est mêlée. Puis son parfum de fleurs à la nuit a donné cette même ampleur saine qu'ont nos filles des prés, lorsque le

Essai poétique

sécateur cisaille dans la haie... La pluie s'en est mêlée - c'est un fait avéré -, et qui par sa douceur a la noirceur gommée. Et plus de champ ni plus de blé, ô grand jamais ! ne sont ici réapparus. N'ont plus jamais grisé ces journées aux saveurs dont nous savions parler. Ni tout ce vain bonheur dont la nuit s'est jouée !

Maintenant, je marche sans personne à mes tendres côtés, parmi la route ultime des cyprès. J'ai visité ton grand jardin où tu étais venu ranger tes bruyères. L'étrange kalanchoé à fines fleurs savamment divisées, ainsi que les tiges solides des aloès, n'ont pas bien fière allure, il est vrai, sous les pins parasols de ta demeure en bord de mer : forteresse de paille d'où ton esprit a pris le large. Car c'est la mer, par l'entremise de ses vagabondes moussons, qui est ainsi devenue ta dernière maison. Tu as ouvert ses larges murs de nuages brisés. Libéré sa puissante patrie de sublimes moissons. Tu as troqué tes fins habits de pluies et de givre d'hiver pour cette immensité de l'immobile, où se lit ton visage, dans la couleur virginalle du gardénia ou celle bienheureuse d'une calliandre jaune. Puisses-tu, à chacun de ces jours qui me seront désormais accordés, y renaître en permanence fluide, brillante et intacte, avec cette insistance très accomplie d'une forte marée... ?

Près de l'endroit où ta couronne fanée s'est pour longtemps échouée, sur les rives salées de ton vaste océan...

Car tu auras fini, au terme de ton héroïque et fantastique chevauchée, par me quitter : oui, mon bel amour, mais sans pour autant m'avoir jamais délaissée. Tu as joué ton rôle et tenu ta vraie place, tel un illustre et savoureux épi de céréale... Tu t'en es simplement allé rejoindre la farine blanche du boulanger. Ainsi, par tes tendres baisers, tu m'as montré la voie paisible : cette allée qu'il nous reste à suivre, ainsi que celle, plus langoureuse encore, des futilités annuelles, en toute humilité. Puisses-tu, au champ glorieux de mon honneur blessé et pour ta tendre éternité en être ici récompensé !

La vie, quelquefois, prend en nous un goût de clou de girofle.

Cependant, sache que jamais plus je n'oublierai ici ta fulgurante leçon, mon bel amour. Qui est que cet immense étalage absolu des fleurs, leur registre magistral sagacement agencé de toute leur hauteur surabondante, avec une telle constance et une sobre obstination, au cœur toujours nous envahissent. Et oui, ces fleurs envahissantes nous survivront, aussi cruelle-

Essai poétique

ment qu'un souffle d'air épars, pour aller se muer en toute fin de compte - et ce, pour nos plus grands bonheurs! - en une offrande suave et très majestueuse. Elles qui toujours subsisteront, inexorablement, à se fondre aimablement aux fronts de mer. Portant durablement à nos amours lucides leurs simples visées humanistes... Sachons ensemble désormais leur rendre cet hommage.

(Fin)



Inflorescence grise n° III, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique recadré © Xavier Hiron

Essai poétique

4^e de couverture (esquisse)

Certainement, ce livre clôturera, sinon un parcours de plus de 45 ans d'écriture, une de ses étapes au moins. Mais en regardant en arrière le chemin parcouru, je peux en être satisfait. Car en cette vision rétrospective, sa trajectoire s'accorde entièrement avec mes intentions fondamentales de créateur. Ma volonté initiale d'y fusionner les genres, en effet, y excelle en permanence.

Partant d'une démarche de perception exclusivement poétique (plus de 2300 poèmes restitués), j'ai, peu de temps après sa mise en place juvénile, accordé à ma panoplie d'écrivain une prose plus descriptive et à la facture essentiellement classique.

Progressivement, mon approche abstraitive a tendu vers le lyrisme subjectif, sans pour autant me détourner des préoccupations concrètes du monde. Cependant, la fusion s'est par la suite imposée, opérant par alternance heureuse avec la prose. Chemin faisant, cette fusion a nourri une réflexion existentielle sur l'Art – sur sa place autant que sur son fonctionnement -, tout comme les thématiques qu'elle sous-tendait.

Pour cette ultime tentative, si viennent s'y incorporer, tel un écho au substrat du texte directeur, des nouvelles d'émanation adolescente, (comme un lointain retour aux sources), il est aussi possible d'y déceler une véritable inversion des valeurs, puisque c'est la structure porteuse du récit qui, finalement, se pare d'elle-même d'une expression féérique.

Soit, au total, un processus de près de 5300 pages identifiées, tout en continuant de nourrir une activité professionnelle des plus intenses ! Comme le dit l'expression populaire : « la boucle est ainsi bouclée », et je puis, au moins pour moi-même, en tirer une légitime fierté. Tout en espérant que cette compréhension intime de vivre puisse être un jour partagée.